

L'arrivée devant Nagasaki, Madame Chrysanthème

Ce roman raconte l'histoire d'un jeune officier de la Marine française avec une Japonaise. En accostant Nagasaki, il nous brosse un tableau très poétique d'un paysage idyllique.

Au petit jour naissant, nous aperçûmes le Japon.

Juste à l'heure prévue, il apparut, encore lointain, en un point précis de cette mer qui, pendant tant de jours, avait été l'étendue vide.

Ce ne fut d'abord qu'une série de petits sommets roses (l'archipel avancé des Fukai, au soleil levant). Mais derrière, tout le long de l'horizon, on vit bientôt comme une lourdeur en l'air, comme un voile pesant sur les eaux : c'était cela, le vrai Japon, et peu à peu, dans cette sorte de grande nuée confuse, se découpèrent des silhouettes tout à fait opaques qui étaient les montagnes de Nagasaki.

Nous avions vent debout, une brise fraîche qui augmentait toujours, comme si ce pays eût soufflé de toutes ses forces contre nous pour nous éloigner de lui. – La mer, les cordages, le navire, étaient agités et bruissants.

Vers trois heures du soir, toutes ces choses lointaines s'étaient rapprochées, rapprochées jusqu'à nous surplomber de leurs masses rocheuses ou de leur fouillis de verdure.

Et nous entrons maintenant dans une espèce de couloir ombreux, entre deux rangées de très hautes montagnes, qui se succédaient avec une bizarrerie symétrique — comme des « portants » d'un décor tout en profondeur, extrêmement beau, mais pas assez naturel. On eût dit que ce Japon s'ouvrait devant nous, en une déchirure enchantée, pour nous laisser pénétrer dans son cœur même.

Au bout de cette baie longue et étrange, il devait y avoir Nagasaki qu'on en voyait pas encore. Tout est admirablement vert. La grande brise du large, brusquement tombée, avait fait place au calme ; l'air, devenu très chaud, se remplissait de parfums de fleurs. Et, dans cette vallée, il se faisait une étonnante

musique de cigales ; elles se répondaient d'une rive à l'autre ; toutes ces montagnes résonnaient de leurs bruissements innombrables ; tout ce pays rendait comme une incessante vibration de cristal. Nous frôlions au passage des peuplades de grandes jonques, qui glissaient tout doucement, poussées par des brises imperceptibles ; sur l'eau à peine froissée, on ne les entendait pas marcher, leurs voiles blanches, tendues sur des vergues horizontales, retombaient mollement, drapées à mille plis comme des stores ; leurs poupes compliquées se relevaient en château, comme celles des nefs du moyen âge. Au milieu du vert intense de ces murailles de montagnes, elles avaient une blancheur neigeuse.

Quel pays de verdure et d'ombre, ce Japon ! Quel Eden inattendu !...

Pages choisies des auteurs contemporains, Pierre Loti, Paris, Ed. Calmann-Lévy, 1897, p. 357-359

*** **